

L'INVITÉ : DIDIER BEZACE

LE THÉÂTRE, UNE FAÇON D'INTERROGER LA VIE

Comédien et metteur en scène, Didier Bezace dirige, depuis 1997, le Théâtre de la **Commune** centre dramatique national d'Aubervilliers (93). Il a révélé au public français le théâtre de l'Australien Daniel Keene, dont il propose trois courtes pièces, sous le titre « Un soir, une ville... ».

nvo » Pourquoi avoir choisi, aujourd'hui, de mettre en scène ces trois pièces ?

Didier Bezace » J'entretiens un compagnonnage de longue date avec Daniel Keene. Je suis ravi d'être devenu en quelque sorte le porte-parole sur scène d'un homme qui jette un regard si précieux sur le monde. La grande force de son théâtre ? Montrer les invisibles : les chômeurs, les êtres perclus de solitude, les malades atteints de pathologies lourdes. Ces petites gens que le théâtre ignore trop souvent. Et Daniel, dans une écriture ni pessimiste ni désespérée, le fait avec beaucoup de respect et d'affection, avec un regard nourri d'espoir ! Il donne à voir des hommes et des femmes à qui l'on dénie souvent le droit à la représentation, encore plus à une esthétique. Daniel sait allier le sens du réel à une poésie du théâtre. Mettre en scène ce théâtre-là est pour moi un vrai choix.

N'est-ce pas déjà ces mêmes lignes de force qui vous avaient conduit à accepter la direction du Théâtre de la Commune en 1997 ?

Oui, même si à cette date je répondais d'abord positivement à un appel de Jack Ralite, alors sénateur-maire d'Aubervilliers. Avec une mission première : contribuer à la refondation sur un territoire bien déterminé de ce théâtre initié par Gabriel Garran, une grande figure du spectacle vivant qui fera de ce lieu en 1965 le premier théâtre permanent en banlieue parisienne. Ma mission ? Séduire et conquérir le public en faisant le choix de la création sur ce département, le « 9-3 ». Trop de gens, par méconnaissance ou par peur, portent un regard injuste sur la banlieue. En fait, c'est un territoire riche de sa diversité, fort de ses contradictions autant que de ses possibles... J'y ai découvert un public pour qui faire théâtre a du sens, pour qui c'est une autre façon d'interroger la vie. Un mouve-



Brigitte Enguerand

ment de la pensée, ici comme ailleurs, dont les citoyens ont besoin. Selon moi, travail et création vont de pair : si le travail s'étiole, la création s'abîme ! Les hommes ont besoin du travail pour être eux-mêmes, le chercheur Yves Clot analyse ce double mouvement avec justesse et beaucoup de pertinence.

Si globalement la société française va mal, qu'en est-il de la culture. Êtes-vous plutôt optimiste ou pessimiste pour l'avenir ?

Ni l'un ni l'autre, je suis combatif d'abord, et j'essayerai de le rester ! Mon inquiétude, si je puis m'exprimer ainsi, ne se porte pas spécialement sur le monde de la culture, elle se porte sur l'état mental de ce pays actuellement. Cette déliquescence, ce renfermement sur soi-même, cet individualisme exacerbé, ce manque de sens de l'intérêt collectif et de l'effort font des dégâts dans tous les domaines et ils en font forcément dans celui de la culture. Comme dans celui de la vie sociale, du travail et de l'entreprise, du service public en général : il y a quelque chose d'une ambition collective qui manque au citoyen français. On vit dans une France de luxe qui produit aussi une grande pauvreté : un paradoxe insupportable, d'une certaine façon. Une affaire de citoyenneté que l'on doit analyser et changer collectivement, sans attendre une réponse des seules élites. Et plus cet état de médiocrité empire, plus on demande à la culture de nous en distraire. C'est ça qui m'inquiète le plus, culturellement parlant : on crée un conformisme de la distraction, plutôt que de penser l'art comme moyen d'investigation de nos propres existences. **Y.L.**